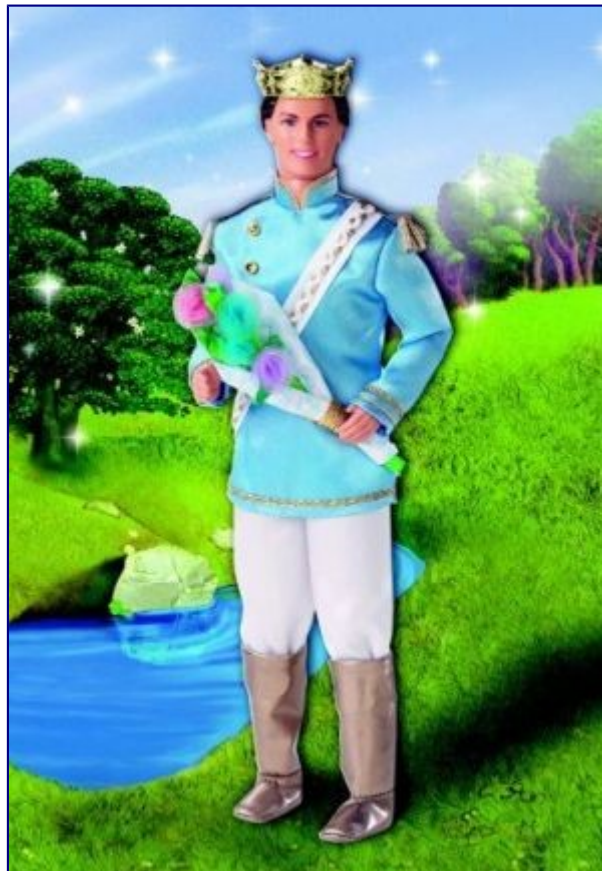


**DE LA PLACE DES HOMMES
DANS LA LUTTE CONTRE
LE PATRIARCAT**



suivi de

MOI ÇA VA

DE LA PLACE DES HOMMES DANS LA LUTTE CONTRE LE PATRIARCAT

par Bernard et Gile.

Si le type homme ou femme semble a priori déterminé par le biologique, lorsqu'on interroge les propriétés – dites féminines ou masculines – qui fabriquent cette classification, celles-ci relèvent bien plus du social. Les caractéristiques de genre [1] sont très variables d'un bout à l'autre de la planète, voire d'un bout à l'autre de la vie d'une même personne suivant les rapports socioculturels qui régissent les diverses communautés humaines. Et même si le modèle patriarcal est ultradominant, c'est donc qu'une évolution est possible et qu'une autre construction est envisageable.

Le patriarcat, c'est nous !

"Les rapports sociaux de sexe s'appuient autant sur l'illusion naturaliste de supériorité masculine que sur la reproduction entre hommes de la vision hiérarchique des rapports hommes/femmes. Être homme, y compris chez les hommes, c'est être le plus fort, le meilleur, celui qui agit. Les autres, certains homosexuels, les faibles, ceux qui ne veulent pas — ou ne peuvent — gagner sont assimilés dans le genre masculin — syntaxe comprise — aux femmes. [2]" Et lorsque l'on se retrouve après des processus de construction sociale, d'apprentissage, de rapports de force, en position de dominant, il n'y a objectivement aucune raison de descendre de son piédestal.

Nous (les hommes dans leur globalité) avons une place de choix dans le système patriarcal puisque nous occupons la plus haute marche du podium, c'est-à-dire que nous opprimons les autres, ceux, ou plus exactement celles, qui n'ont pas eu l'incommensurable honneur de naître couillu !

Comme dans le rapport maître/esclave où le maître ne change que sous la contrainte, dans les rapports hommes/femmes, les hommes ne changent que forcés.

Par qui ? par quoi ? En premier lieu par les conséquences des luttes et réflexions féministes, mais aussi parce qu'entre hommes la guerre est impitoyable et qu'elle ne fait pas que des vainqueurs.

Il est commun de penser que les hommes ont beaucoup à perdre à la libération des femmes et pourtant des hommes participent aux luttes antisexistes, antipatriarcales. Est-ce par solidarité désintéressée, est-ce que se sont des refoulés, veulent-ils se faire pardonner des fautes inavouables, sont-ils des espions, ont-ils d'autres intérêts ?

Les luttes féministes créent une situation nouvelle où est remise en cause la suprématie masculine

"Les hommes ont vu leurs certitudes s'effriter une à une, au cours des dernières décennies. Leur identité, leur couple, leurs rôles sociaux et familiaux ont été remis en question, voire bouleversés. Maintenant que les femmes réclament autant dans la vie privée que dans la vie publique l'autonomie et l'égalité, de nombreux hommes sentent leur place leur échapper. le nouvel équilibre entre les sexes peut cependant s'avérer l'occasion pour les hommes de penser et d'organiser différemment leur existence [3]". Face à ces bouleversements, ils doivent chercher d'autres repères. Cette dimension collective peut aller de paire avec une approche plus individuelle notamment lorsqu'on vit, travaille, milite, discute, se confronte avec des féministes et que l'on se fait renvoyer au quotidien, et à juste titre, notre statut de mâle, notre rôle d'opresseur.

Si cette confrontation est douloureuse elle n'en n'est pas moins salutaire pour nous et pour les autres.

Un autre vecteur de prise de conscience est notre rapport aux autres hommes, à l'image, aux attitudes que l'on est censé reproduire en tant que mec " normal ". Certains parce qu'ils n'arrivent à prendre en charge leur rôle de macho, sûr de lui, etc. ou parce qu'ils sont considérés comme des sous hommes (des " femmelettes ") par les autres hommes, en raison de leur physique, de leur caractère, de leur sexualité... vont se remettre en cause. On peut être un homme et avoir la nausée face à la violence masculine, à l'homophobie, au virilisme, etc.

Ce n'est pas parce qu'il existe des conditions, amenées par les luttes de libération des femmes, favorables au changement qu'il n'existe pas des résistances de la part

des hommes. Le changement n'est pas mécanique. Et pour cause, nous sommes toujours les garants et les bénéficiaires de la société dans laquelle nous vivons ; société faite par les hommes et pour les hommes. À partir de là, on peut s'interroger sur notre place, forcément particulière, dans une lutte pour l'abolition du patriarcat.

La fin du patriarcat on a tout à y gagner !

"Contrairement aux femmes et aux minorités (nationales, ethniques, sexuelles, etc.) qui, au cours des dernières décennies, ont revendiqués l'amélioration de leur condition, les hommes n'ont d'autres adversaires qu'eux mêmes. Les hommes ne peuvent s'en prendre qu'à eux, sinon comme individu du moins comme collectivité [4]". Même si notre premier réflexe est de faire la sourde oreille, de s'arc-bouter sur nos privilèges, de refuser de changer, nous avons tout à gagner de cette remise en cause de nos comportements.

L'abolition du patriarcat pour les hommes, c'est aussi la fin d'un modèle. Ce qui ne signifie pas pour autant le néant mais plutôt la recherche d'autres modèles. Si pour paraphraser Simone de Beauvoir, on ne naît pas homme on le devient, pour chacun d'entre nous et pour la collectivité s'ouvre une possibilité de déconstruction. La première étape est de se remettre en cause au quotidien concernant ses attitudes, comportements, valeurs. La remise en cause de pans entiers de sa vie n'est pas évident.

Mieux se connaître, s'exprimer sous d'autres formes que la violence ou le mutisme, changer ses rapports avec les femmes et avec les autres hommes, etc. s'est un peu explorer l'inconnu mais cela peut être une perspective plutôt jouissive et pourtant guerre portée en dehors de quelques groupes non-mixtes hommes existants.

Alors que les libertaires devraient complètement s'inscrire dans une démarche antipatriarcale, vu les valeurs qu'ils avancent (antiautoritarisme, égalité, émancipation...), on s'aperçoit que souvent ces derniers se cantonnent souvent à un antisexisme de circonstances, un peu artificiel : surveiller son langage, ses attitudes sans se remettre véritablement en cause. Les hommes sont censés prouver jour après jour qu'ils sont des hommes notamment en affirmant leur domination sur les femmes ; domination qui recouvre énormément de formes, plus ou moins

identifiables, encouragées, et diffuses.

S'affirmer comme mâle dominant, implique aussi entre hommes une aigre compétition, un culte de la virilité, de la performance, une course au pouvoir mais aussi des échanges relationnels extrêmement superficiels ou les émotions et les sentiments n'ont pas de place.

Si nous sommes solidaires des luttes féministes, ce n'est pas pour parler à leur place, ni pour se réappropriier les rares espaces de la société dont nous ne sommes pas maîtres. Christine Delphy rappelle dans un texte incontournable qui démonte les principaux poncifs féministes émis par les hommes (révélant la plupart du temps une pensée antiféministe !), que "la libération des opprimés est d'abord sinon seulement, l'œuvre des opprimés [...] les oppresseurs ne sauraient jouer le même rôle dans les luttes de libération que les opprimés [5]". C'est à partir de notre place d'homme que l'on doit réfléchir, se déconstruire, lutter. Un des enjeux de notre engagement doit être de faire émerger chez les hommes une vision critique de leur réalité.

Texte paru dans Bang Bang n°3 (juillet 2000).

[1] Le concept de genre – sexe social – permet de faire le distinguo d'avec le biologique.

[2] M.-F. Pichevin, D. Welzer-Lang, "Préambule", *Des hommes et du masculin*, ouvrage collectif, Presses universitaires de Lyon, 1992, p.11.

[3] M. Dorais, "Pour une approche masculiniste", *op. cit.*, p.193.

[4] *ibid*, p.193.

[5] Christine Delphy, "Nos amis et nous. Fondements cachés de quelques discours pseudo-féministes.", *L'ennemi principal. Économie politique du patriarcat*, Syllepse, 1998, pp.167-215.

Moi, ça va

Ca a commencé l'autre jour. J'étais tranquillement en train de me plaindre que j'étais obligé de me raser tous les jours à cause de la société, et que c'était vraiment pénible, et que c'était quand même un petit peu la faute des femmes tout ça lorsqu'elle m'a balancé ça à la figure.

"Arrête un peu de te plaindre, toi, t'es pas opprimé".

Je l'ai regardé de toute ma hauteur (et vu que je mesure 1m73 semelles comprises, c'était un peu plus qu'une simple hauteur physique), et je me suis préparé à lui balancer mon habituel discours dans ces cas-là. Un discours que j'ai appris d'autres. J'allais lui expliquer que oui, j'étais aussi opprimé. Que le patriarcat, eh ben, il opprime aussi les hommes ma petite. C'est comme le racisme : les blancs en souffrent aussi, tu sais. Et je te parle même pas de l'exploitation capitaliste. J'en sais quelque chose de l'exploitation capitaliste : je suis prof. C'est te dire si je me la mange dans la face tous les jours.

Et puis j'ai entendu comme une voix. Une voix qui venait de très loin. De tout au fond de moi. Je crois qu'elle a toujours été là, comme un murmure de fond. Mais elle a commencé à grandir, à grossir, à devenir franchement énorme. Et elle disait la même chose que la fille :

"Toi, t'es pas opprimé".

C'est devenu un tel boucan dans ma tête que je me suis senti mal. De la honte, de la peur, de l'incompréhension. C'était si énorme que je n'ai pas sorti mon petit discours habituel. Non, j'ai fermé ma gueule et je suis parti.

"Toi, t'es pas opprimé".

Toutes ces années à me plaindre, à être persuadé que je partageais les mêmes combats, que l'on était tous debout face à l'opprimeur pour en arriver là. C'est un sacré choc quand on y pense.

Je crois que ça a commencé quand j'ai pu formulé ça : "je suis un homme blanc hétéro cis de classe supérieure". Il y a une question qui vient après : "mais qui est-ce qui m'opprime au juste ?". J'ai pas mal cherché, pas mal réfléchi, et je me suis rendu à l'évidence. "Personne". Je ne sais pas ce qu'il en est pour les autres hommes blancs hétéro cis de classe supérieure, je ne connais que ma situation, mais moi, personne ne m'opprime. Non. Vraiment. Moi, ça va.

Oh, bien sûr, le patriarcat, par exemple, me gonfle plus souvent qu'à son tour. Oui, bien sûr, je suis confronté à une obligation de la performance. Bien sûr, je ne dois pas trop montrer mes émotions parce que *boys don't cry*. Bien sûr, on m'a emmerdé pendant mon enfance et mon adolescence parce que j'étais nul avec un ballon (je le suis toujours), parce que j'étais "l'intello" de toutes les classes où j'ai été (ça me colle toujours à la peau), parce que j'étais timide (je le suis encore plus) et que je n'enchaînais pas les conquêtes féminines (il n'y a qu'une seule personne qui m'intéresse dans ce monde). Il y a même un mec qui s'est moqué de moi dans un restaurant parce que j'étais trop enthousiaste devant ma mousse au chocolat (j'aime le chocolat). Il disait : "on dirait une nana". Sur le coup, ça m'a énervé.

Si je cherche vraiment bien, je peux même trouver des cas où ce sont des femmes qui m'ont embêté comme ça. Quand j'étais ado, beaucoup plus enveloppé que je ne le suis aujourd'hui, ignorant des modes, inadapté à l'univers scolaire sans originalité, il y avait toujours des filles pour se moquer de moi. Et bien évidemment pour me mettre à l'écart. J'ai déjà vu des mecs se plaindre de "misandrie" à cause de choses comme ça. Un mot que l'on retrouve facilement partout. On dit que que les hommes profitent d'une domination sur les femmes ? Misandrie. On dit que les hommes ne sont pas opprimés ? Misandrie. On ne veut pas écouter un homme qui se plaint que c'est dur d'être un homme dans un monde de femme ? Misandrie. On prétends que les hommes sont moins opprimés que les femmes ? Misandrie. Des femmes ne veulent pas sortir avec un homme ? Misandrie.

"Toi, t'es pas opprimé".

Oui, j'ai souffert, et j'ai parfois souffert à cause des normes de genre. Mais ça ne change rien au problème : personne ne m'opprime. Lorsque je souffre de tout cela, personne n'en tire partie. En quoi les moqueries que j'ai subi au collège et au lycée de la part de filles ont-elles améliorés la condition féminine ? En rien. En quoi l'obligation pour les hommes d'enchaîner les conquêtes sexuelles profite-t-elle aux femmes ? En rien.

Toutes ces situations pénibles que j'ai pu vivre, c'est parce que je ne me conformais pas, ou pas assez, à mon rôle de dominant. Ce sont donc des coûts de la domination masculine. Mais précisément, ce sont des coûts : il y a quelque chose à gagner en échange. Ces coûts, c'est avant tout un prix : si je m'y conforme, je gagne tous les avantages d'être un dominant. Je gagne l'admiration des autres, l'accès à certains cercles, voire même la simple écoute. Et encore, pour beaucoup de ces choses, je n'ai même pas à faire beaucoup d'efforts. Pour être pris pour quelqu'un de sérieux, je mets un costume cravate, et personne ne s'intéressera plus à ma tenue. Oui, je n'ai pas la liberté d'aller au boulot en jupe ou en bermuda à fleurs. Mais en échange de cet abandon, je gagne de la crédibilité, de la légitimité, du pouvoir.

Et ça, ça n'a rien à voir avec ce que vivent des opprimés. **Quand on est opprimé, c'est que l'on est précisément dans une situation où l'on doit payer un coût sans rien obtenir en retour.** Ou alors être payé en monnaie de singe. Une femme accepte de jouer le jeu de la féminité et se maquille de façon visible (en plus, elle aime se maquiller, c'est rigolo) ? Il y aura toujours un connard pour lui faire payer - "hé, si tu veux pas qu'on t'embête, t'as qu'à pas chercher à attirer l'attention". Elle laisse tomber cette activité qui lui plaît et accepte de ne pas se maquiller ? "Hé, t'es pas féminine toi, tu prends pas soin de toi, t'es pas bien, t'es moche comme ça".

"Toi, t'es pas opprimé".

C'est ça, l'oppression, ce jeu dans lequel où même si tu respectes les règles, tu ne peux pas gagner. On pourrait dire la même chose pour le racisme - même si un mec me traite de "sale blanc" un jour, ça ne m'empêche pas d'avoir accès à un emploi... -, pour la sexualité - si j'ai peur que l'on me traite de "pédé" si je m'habille de façon pas assez "hétéro", ce sont les homosexuels qui sont opprimés, pas moi - ou même la classe sociale - l'extorsion de la plus-value, elle profite à qui à votre avis ?

Oui, parce que non seulement personne ne m'opprime, mais en plus je profite de l'oppression des autres. Je ne suis pas d'accord, je trouve ça honteux, je suis politiquement contre, mais je profite quand même d'un avantage objectif sur mes concurrentes féminines lorsqu'il s'agit d'obtenir un emploi... Et ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Je ne suis pas opprimé, mais en plus je suis l'opprimeur.

J'ai vu beaucoup d'hommes qui se posent la question de leur place dans le féminisme. J'en ai même fait partie. On réfléchit à qu'est-ce qu'on fait là, on se plaint que c'est pas facile, on discute de nous, de nous, de nous. On essaye de montrer qu'on est gentil. Et on occupe beaucoup d'espace. Surtout de l'espace de discussion. On devrait peut-être moins se demander quelle est notre place dans un mouvement féministe qui ne nous a pas attendu, et un peu plus quelle est notre place dans le patriarcat. Et la réponse, c'est que nous sommes l'opprimeur.

"Moi, je suis pas opprimé".

Non, vraiment, moi, ça va. Alors si on parlait un peu de vous ?

"Il est commun de penser que les hommes ont beaucoup à perdre à la libération des femmes et pourtant des hommes participent aux luttes antisexistes, antipatriarcales. Est-ce par solidarité désintéressée, est-ce que se sont des refoulés, veulent-ils se faire pardonner des fautes inavouables, sont-ils des espions, ont-ils d'autres intérêts ?"

Deux textes écrits par des hommes sur la place des hommes.

Trouvés sur la bibliothèque hommes et patriarcat

<https://remuernotremerde.poivron.org>